LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Mariana l'observait du coin de l'œil, légèrement inquiète, comme une femme très forte qui a devant elle un homme avec lequel il faut compter.

Il vit qu'on l'observait et il s'efforça de retrouver son entrain, engageant avec Paul une discussion artistique. Mme Silverstein se leva de table la première et alla s'habiller promptement.

Paul voulut voir comment les ouvriers avaient exécuté un travail assez délicat, indiqué par lui, pour le soubassement de la fontaine, dont la sculpture était achevée.

Il s'excusa de son scrupule d'artiste et demanda la permission de s'absenter pendant quelques minutes ; il l'obtint facilement.

* *

Quand Mariana rentra chez elle, un billet de la veuve Crépin l'attendait. Il était ainsi conçu :

« Venez demain, il y a du nouveau. »

Elle eut un frémissement de joie. Tenait-elle sa vengeance ?

Mariana oublia tous les incidents de la journée, et pourtant, ils avaient leur importance ; elle ne voulait songer qu'à sa haine.

Le lendemain, elle arrivait à l'hôtel du Parc des Princes et voyait préalablement la femme de charge.

Pélagie apprit à Mme Vernier que le départ de M. de Kerlor était décidé.

Bien que Mariana s'attendît à des résultats plus immédiats, elle comprit, en réfléchissant un peu, que l'absence de Georges avait une importance capitale.

Elle eut une petite mine de méprisante pitié pour ce pauvre Kerlor qui ne savait pas à quoi il s'exposerait en laissant sa femme livrée à toutes les tentations.

Il fallait que le motif de ce voyage fût bien impérieux !

Allons ! malgré tout, le coup porté par la débâcle de Ronan de Guinec avait porté.

Les Kerlor avaient feint de n'être pas sérieusement touchés et de ne rien changer à leur existence, ils n'avaient réussi qu'à agrandir la brèche, puisque Georges était forcé d'aller chercher au loin les piastres qui revenaient aux Penhiët.

Elle questionna rapidement Pélagie. Celle-ci lui faisait part d'une nouvelle importante. C'était bien, mais enfin elle devait avoir autre chose à lui communiquer.

La femme de charge s'était-elle départie de la vigilance de tous les instants que Mariana lui avait recommandée ?

Il n'était pas possible que rien de nouveau ne se fût produit dans les deux ménages.

La veuve Crépin répliqua mystérieusement qu'elle croyait être sur une piste sérieuse, mais que, jusqu'à nouvel ordre, et pour éviter l'ombre d'une déception, elle se condamnerait à garder le silence.

Mme Vernier ne pouvait prolonger cet entretien avec sa confidente et elle se rendit auprès d'Hélène.

Georges était avec sa femme. Il annonça à sa petite-cousine son départ imminent. Mariana jeta un grand cri de surprise et parut tomber des nues.

Elle accabla Georges des protestations les plus hypocrites et plaignit Hélène, qui devait beaucoup souffrir de cette cruelle séparation.

— Il me serait impossible de la supporter, déclara-t-elle, s'il était question de Paul.

Puisque cette bonne Hélène allait être isolée, elle permettrait à sa petite-cousine de lui rendre plus souvent visite. Toutes deux parleraient du cher absent.

Très touchée, la jeune comtesse avait répondu affectueusement qu'elle serait toujours heureuse de recevoir Mariana.

Dès que Georges fut parti, Mariana se persuada que Mme de Kerlor, n'ayant plus de précautions à prendre, allait promptement se trahir.

La veuve Crépin avait vu avec satisfaction que Mme Vernier prenait une part plus directe à l'action.

Le rôle d'espionne, joué par la femme de charge, devenait de plus en plus difficile.

Ou l'on se défiait d'elle, ou ce que l'on avait à se communiquer en secret était bien grave, car ces dames n'agissaient qu'avec la plus extrême circonspection.

Deux ou trois fois, Pélagie avait failli être surprise écoutant aux portes, par Mme de Saint-Hyrieix ; cela n'avait tenu qu'à très peu de chose.

Le flagrant délit constaté, Carmen aurait congédié sans autre forme de procès Pélagie Crépin ; la bonne comtesse douairière n'était plus là pour s'apitoyer sur le sort de la domestique indiscreète.

En attendant que ses renseignements de Bourse eussent fourni à Pélagie une modeste aisance, il était bon qu'elle se tint sur ses gardes afin de ne pas être surprise, elle qui cherchait à surprendre ses jeunes maîtresses.

Mme Vernier, se mêlant plus étroitement à l'entreprise, constaterait tout d'abord que le mot de l'énigme était plus difficile à trouver qu'elle ne l'avait supposé ; puis en combinant adroitement les efforts communs, on finirait peut-être par réussir.

— Il faut que nous trouvions ! s'était écriée Mariana d'un ton péremptoire.

Plus elle croyait toucher au but et plus elle multipliait ses louches intrigues.

Cette femme, cette fille, plutôt, ne vivait que pour accomplir le mal, depuis qu'elle avait été déçue dans ses plus orgueilleuses ambitions.

Elle s'en prenait à tout et à tous, jugeant son prochain comme elle méritait d'être jugée elle-même, niant tous les sentiments honorables, en leur attribuant un mobile intéressé ; bref, Mme Paul Vernier, née Mariana de Sainclair, était devenue un joli monstre, qui ne paraissait pas devoir s'arrêter de sitôt dans la voie de dépravation où son manque de sens moral l'avait fait entrer si facilement.

Mme Vernier était partie de bonne heure de la rue de Chazelles, voulant arriver chez son couturier à un moment où les salons de la rue de la Paix ne seraient pas encore envahis.

Elle irait ensuite chez sa modiste, rue Royale.

Mariana avait prévenu Paul qu'elle ne rentrerait que dans l'après-midi, car elle se proposait de se rendre au Parc-des-Princes pour voir si l'on avait reçu une lettre de M. de Kerlor, et certainement on la retiendrait à déjeuner.

Paul n'aimait pas beaucoup que sa femme ne fût pas à la maison à l'heure des repas, mais il ne fit entendre que de timides protestations, vite interrompues par Mariana, pressée de sortir.

— Tenez, dit-elle, on vient de me remettre le courrier... Dépouillez-le...

Elle ajouta du bout des lèvres :

— Il y sans doute des commandes.

Elle partit.

Vers six heures, Mme Vernier rentra au logis.

Carmen, qui n'était redevenue mondaine que pour complaire à son mari, éprouvait une sorte de soulagement en s'abandonnant au courant de ces mille et une petites obligations sociales, qui remplissent une journée d'une façon si étonnante.

Ses lancinantes préoccupations étaient forcées de faire trêve quand elle remplissait sa tâche de grande dame.

Elle s'étourdissait, elle oubliait presque, au milieu de ces multiples occupations.

Tout d'abord, elle avait éprouvé une nouvelle désillusion en reprenant cette existence, ne comprenant pas qu'on attachât une importance quelconque à ces délicieuses puérités ; puis, elle en avait goûté le charme tout spécial et s'était laissé ressaisir par l'engrenage, sans rien faire pour y échapper.

Saint-Hyrieix était devenu rayonnant quand il avait vu sa femme reprendre dans la haute société la place qui lui était assignée et qu'elle occupait si bien.

— J'avais tort, se disait Firmin, de chercher à quelles influences je devais la soustraire... J'aurais dû, depuis longtemps, lui faire une douce violence pour l'engager dans sa véritable voie.

Il éprouvait une allégresse indescriptible quand sa femme obtenait les succès les plus flatteurs, et il se serait volontiers écrié :

— C'est mon ouvrage !... Ai-je le droit de m'en montrer assez fier ?... Trouvez-moi beaucoup de maris qui sachent faire ainsi l'éducation de leur femme !

Carmen, dont l'éclatante beauté avait acquis un charme mélancolique inexprimable, produisait toujours la plus vive sensation dans une fête ou dans un salon.

Sa distinction native, son élégance aristocratique, que les caprices de la mode ne parvenaient jamais à amoindrir, son esprit de décision et de repartie, au milieu des vaines frivolités parisiennes, lui conciliaient la plupart des sympathies féminines—nous n'osons pas dire toutes.

Carmen, en rentrant chez elle, se trouva en présence d'Hélène.